

La foi chrétienne au défi des mutations contemporaines

Fidélité créatrice ou fossilisation identitaire

Depuis la révolution néolithique, le monde n'a pas connu de découvertes et de mutations aussi radicales que celles qui le bouleversent actuellement dans tous les domaines. Intelligence artificielle et robotique, nanosciences et nanotechnologies, physique quantique et astrophysique, conquête de l'espace ; biologie et neurosciences, médecine et sciences humaines ; droit des gens et des personnes, rapports entre les peuples et les sexes, etc. Le transhumanisme prospère et ses rêves les plus fous envahissent l'imaginaire collectif. Promesses et prodiges : des progrès qui semblent sans limites. Illusions et menaces : une dangereuse fuite en avant qui engendre de violentes crispations en plus d'une prudente méfiance. Vers quelle terre, vers quels paradis ou quels enfers va l'humanité ? Dans les pays européens, les réactions des Églises et autres mouvances chrétiennes face aux fulgurantes avancées de la technoscience et aux changements culturels qu'elles induisent sont grosso modo de trois sortes (1).

L'option la plus commune consiste à méconnaître l'ampleur des mutations en cours et à leur opposer une résistance de principe tout en procédant à quelques ajustements superficiels ; la vérité étant considérée comme éternelle, la foi en la Providence est invoquée pour perdurer à l'identique en comptant sur l'erre du passé. Les tenants de la seconde option, conquérante et de type sectaire, exaltent la valeur unique et déclarée immuable de l'héritage chrétien avec la volonté de le restaurer dans ses modalités anciennes, ou de l'investir en le subjectivant dans la mouvance évangélico-charismatique. Enfin, à l'opposé des postures identitaires et se situant plutôt sous le signe d'une sortie de la religion pour mieux s'inspirer de l'Évangile, la troisième option consiste à se projeter dans une perspective interreligieuse ou interconvictionnelle, résolument laïque parfois, à la faveur d'un bond spirituel et éthique par dessus les sédiments des croyances devenues obsolètes.

En se méprenant sur la puissance subversive des mutations contemporaines, les adeptes des deux premières options se placent en dehors des courants majeurs de l'évolution sociétale, séquestrent la religion et dénaturent la foi chrétienne. Une position de repli ou de contre-culture qui, de connivence avec d'autres forces du conservatisme social, peut aller jusqu'à soutenir des poussées populistes. Pour occulter les contradictions théologiques et socio-politiques qui les minent, les Églises historiques ont tendance à boudier les analyses qui diagnostiquent les causes profondes de la crise du christianisme confronté à la sécularisation et au pluralisme religieux. Il leur semble plus commode, pour expliquer leurs difficultés, d'incriminer le matérialisme et le relativisme ambiants, les machinations internes à la Curie romaine, ou le désastre des scandales sexuels de certains membres du clergé. De leur côté, les mouvances évangélico-charismatiques surfent – en usant avec une remarquable habileté des moyens médiatiques et financiers de la modernité – sur les courants réactionnaires alimentés par les ratés d'une forme sauvage et destructrice de la mondialisation, et par les peurs qui en découlent.

Pour évaluer la troisième option, marginale mais d'apparence prometteuse malgré – ou grâce à – son rapport problématique aux croyances héritées, il s'avère indispensable de s'interroger sur la nature de la religiosité en éclairant la situation présente par un détour anthropologique et historique. Que signifient et comment s'incarnent les aspirations religieuses ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'advient-il de la spécificité de l'Évangile au milieu des autres spiritualités, sagesse et philosophies ? Et, dans le sillage de ces questions, quel sursaut de lucidité, d'imagination et de courage pourrait éventuellement permettre aux institutions ecclésiales de renaître dans le cadre de communautés croyantes désentravées, fidèles au message prophétique de Jésus de Nazareth ? Mais peut-être n'est-il pas à exclure que le Christ a toujours été et sera toujours à chercher par delà les christianismes historiques...

Métamorphoses de la divinité au fil de l'histoire

L'aspiration des hommes vers un au-delà des contraintes et des limites de leur existence immédiate est aussi vieille que l'humanité et, en son fond, elle n'a pas considérablement changé à travers le temps et l'espace. Face aux angoisses causées par la maladie et la mort, par les aléas de l'accès aux ressources vitales, par les multiples violences de la nature et des sociétés, les humains ressentent un besoin instinctif de sécurité et un désir de plénitude, voire d'immortalité. Aux préoccupations utilitaires se sont très tôt ajoutées des inquiétudes quant au sens de l'existence humaine prise dans les contradictions d'un environnement à la fois hostile et prometteur. L'art a ouvert des portes sur l'invisible en lien avec les premières pratiques magico-religieuses ; mais pour beaucoup d'hommes jusqu'à l'époque moderne, seules de supposées forces surnaturelles, variables selon les cultures, ont été considérées capables de vraiment protéger l'existence quotidienne et d'assurer la survie. L'histoire des dieux constitue de ce fait un éloquent miroir de l'histoire des hommes : toutes les religions véhiculent des vestiges de la religiosité archaïque, notamment de type matriarcal avec priorité de la fécondité sur le pouvoir, et restent marquées par les empreintes des grandes innovations survenues au cours de l'histoire des civilisations. Le décryptage des croyances et des spiritualités passe par là.

Globalement, les dieux ont suivi les progrès technologiques, socio-économiques et scientifiques des sociétés humaines – comment auraient-ils pu faire autrement ? Mais ce constat ne préjuge, par lui-même, ni de la spécificité propre au domaine religieux, ni de la possibilité de phénomènes qui transcendent le cours ordinaire de la vie. Si le capital religieux de l'Occident perpétue, plus ou moins camouflées, des croyances et des pratiques magico-religieuses léguées par la Préhistoire, il a d'abord résulté, pétri par le génie spirituel des divers peuples qui l'ont élaboré, du formidable progrès des connaissances et des techniques de production intervenu dans le cadre des grandes civilisations anciennes du Moyen-Orient. C'est à la suite de la sédentarisation facilitée par le développement de l'agriculture et de l'élevage – et particulièrement de la culture attelée et de l'irrigation –, que se sont constituées les concentrations démographiques, rurales puis urbaines, qui ont permis l'instauration de systèmes politico-religieux spécialisés et complexes. Aux structures de parenté se sont superposées des royautés ; les divinités lignagères ont peu à peu été évincées par des dieux dotés de prérogatives royales ; puis les autels familiaux ont été délaissés au profit de temples desservis par des castes sacerdotales liées aux pouvoirs politiques.

Peu ou prou pressenti en Mésopotamie et en Égypte dès avant sa progressive émergence chez les Hébreux, le modèle patriarcal et royal de la divinité a trouvé son aboutissement dans la figure d'un Dieu unique et tout-puissant relayé sur terre par des instances politico-religieuses déléguées. De la royauté d'Israël aux monarchies de la Chrétienté, avec l'époque charnière de l'empire constantinien, l'évolution des pouvoirs terrestres a continuellement remodelé, enrichi et diversifié cet archétype de la divinité. Au règne des affaires du monde s'est superposé le Royaume des cieux. À droite du trône occupé à la cour céleste par Dieu le Père est « assis » son Fils, le Seigneur Jésus proclamé Christ-Roi « pantocrator », « souverain universel » – titre antérieurement réservé à Jupiter. Et à la seconde personne de la Trinité a été adjoindue, à son tour plus ou moins divinisée dans la religion populaire, la Vierge Marie promue « Mère de Dieu, reine de la terre et du ciel », etc. Les liturgies, l'iconographie et les théologies officielles illustrent et entretiennent jusqu'à présent ce rapport entre le religieux et le politique – célébration de la puissance, décorum et gestuelle, code lexical, encadrement des cultes par des catégories spécialisées, doctrines et pratiques cérémonielles sacralisant la soumission à un ordre dominant. Mais cette figure plurimillénaire d'un Dieu royal et tout-puissant a commencé à vaciller dès l'aube de la modernité. Puis, après avoir été mêlée au scandale des deux guerres mondiales et des génocides qui ont marqué le XX^{ème} siècle (2), cette divinité s'est écroulée et se trouve maintenant engluée dans les survivances obsolètes d'un passé révolu.

L'évolution politico-religieuse des croyances concernant Dieu ne reflète certes qu'un aspect du vécu religieux, mais elle indique selon quelles lignes majeures se sont structurées l'idéologie et l'organisation sociale du christianisme. Par ailleurs, cette religion a puisé une part importante de son dynamisme dans le potentiel affectif de la masse des fidèles, dans des sentiments qui opèrent en marge des stratégies de pouvoir et des considérations abstraites. La théologie, quant à elle, s'est développée entre ces deux pôles de créativité souvent antagonistes en se réclamant de la raison et de la foi, de préférence au service des institutions dominantes. S'il était sociologiquement quasi inévitable que la foi s'incarne dans la société en calquant les formes politiques de la royauté profane, il est cependant à noter que cet emprunt n'a pas réduit Dieu à n'être qu'une icône du pouvoir aux yeux des croyants, n'a pas restreint la chrétienté à ses seules dimensions politiques, et n'a pas empêché le christianisme de transmettre les valeurs de la subversion évangélique. Les cathédrales ont témoigné d'une ineffable piété populaire en même temps qu'elles devaient magnifier, aux frais des petits, la gloire mondaine des grands et de leur Dieu. Et la théologie de la libération ne s'est embarrassée ni du droit canon ni des injonctions hiérarchiques pour pratiquer l'Évangile sur le terrain en Amérique latine. L'amour vécu par les humbles a toujours prévalu, du point de vue de la foi, sur les folies des puissants comme sur les prétentions des savants. Et dorénavant, l'avenir de cette foi se jouera sans doute davantage à travers des engagements prophétiques au service des hommes qu'à travers les dogmes et les stratégies idéologiques et politiques qui ont présidé à l'agencement du christianisme de feu la chrétienté.

Depuis que le Dieu et le diable d'autrefois ont été congédiés

Jusqu'à récemment, Satan était chez lui sur terre, urbi et orbi comme en chaque individu, à l'affût des humains pour les séduire et les entraîner vers la damnation. L'éternité se jouant dans la banalité du quotidien, la crainte des démons et la hantise de l'enfer ont littéralement aliéné et torturé les croyants durant des siècles. La possession diabolique illustre le pire, mais tous les maux – de la maladie aux guerres et aux catastrophes naturelles – ont couramment été assimilés à des punitions infligées aux individus et aux collectivités pour des offenses faites à Dieu le Père. Siégeant dans les cieux, le Créateur et sa cour étaient d'ordinaire perçus comme plus lointains que les omniprésentes puissances infernales. Malgré la suprême bienveillance divine et l'assistance des saints secondés par les anges gardiens, l'accès au paradis et à la félicité éternelle s'annonçait incertain et difficile, exigeant quasi nécessairement un passage plus ou moins long par le purgatoire. La justice devait passer avant la compassion et l'amour. L'existence concrète se trouvait de ce fait tragiquement écartelée entre les pôles antagonistes d'une inatteignable perfection et d'une culpabilité mortifère liée à l'inévitabilité du péché – notamment d'ordre sexuel. Les fidèles se sentaient corps et âme à la merci des autorités ecclésiastiques qui, censées gérer

les conditions du salut et plus ou moins complices du « Dieu pervers » stigmatisé par Maurice Bellet, fondaient leur pouvoir sur ces croyances et sur leur manipulation.

Aujourd'hui, la prédication et les croyances ont beaucoup changé. Le Satan d'autrefois s'est volatilisé ; le ciel a perdu son emplacement attiré dans le cosmos ; et Dieu lui-même – tel que les hommes se l'imaginaient – est de plus en plus absent, au point que d'aucuns l'ont déclaré défunt. Au reste et non sans dérision, il se chante que « nous irons tous au paradis » si toutefois ce lieu existe encore quelque part... Les connaissances et les capacités matérielles de l'humanité se sont accrues de manière exponentielle, et la religion a été largement congédiée au sein des sociétés dites avancées : la modernité se passe de ses promesses et de ses remèdes pour régler ses problèmes. Tous les domaines de la vie individuelle et sociale ont leurs spécialistes bardés de science et de technologie, dépositaires d'une sorte de foi nouvelle de nature profane. Les savants et les ingénieurs, les médecins et les psychologues, et même les artistes, remplacent les prêtres et leurs compétences sacrées ; la gestion des risques est confiée aux experts des assurances et aux responsables politiques ; et l'opinion publique dicte les lois au nom de la démocratie, etc. La sécularisation et le pluralisme religieux accélèrent inexorablement une relativisation rampante des croyances héritées. Loin de ne constituer que des phénomènes superficiels, ces changements renversent les représentations anciennes de l'ordre du monde et de la vie humaine, et par voie de conséquence l'ordre de la religion dans son ensemble. Le champ d'intervention traditionnel des Églises s'en trouve dévasté et, en même temps que libéré des démons, l'homme se découvre orphelin des puissances tutélaires de jadis.

Il est indéniable que le vide ainsi laissé par l'effacement des figures habituelles du diable et du bon Dieu est envahi, comme sous l'effet d'un appel d'air, par une marée de superstitions et de doctrines plus ou moins nouvelles, à la faveur d'initiatives de toutes sortes – du commercial au politique en passant par le spirituel –, avec ou sans rapport avec l'irruption d'autres religions. La chronique des faits divers, le cinéma et la littérature, une large gamme d'innovations marchandes et de manœuvres sociopolitiques l'attestent : la religion revient directement ou en contrebande sous de multiples formes recyclées ou inédites, séductrice ou menaçante, géniale et bienfaitrice parfois, ou toxique à plus ou moins brève échéance pour les individus et pour la société. Il n'en reste pas moins que les mœurs ont globalement et profondément changé. Le souci du bien-être sur terre l'emporte désormais sur les préoccupations surnaturelles. Et le délitement des croyances traditionnelles se poursuit implacablement en dépit des timides reformulations dont elles font l'objet, sans que soit sérieusement prise en compte la fécondité des recherches herméneutiques les plus perspicaces – comme celles menées par John Shelby Spong par exemple (3). D'où l'inévitable effondrement en cours : l'anachronisme des liturgies en brouille la compréhension et les églises se vident, les ministres du culte se raréfient et leur influence s'étiolle (4).

Le ciel a largement perdu la réputation de répondre aux prières qui lui sont adressées pour obtenir un bienfait ou échapper à un malheur, les célébrations laudatives sont de plus en plus souvent jugées aussi inutiles que lassantes, et nombre de doctrines autrefois considérées comme fondamentales sont aujourd'hui minées par le doute. Combien de fidèles croient encore réellement, dans la foulée de ceux du passé, à la résurrection physique de Jésus et à son ascension dans les cieux, à la virginité biologique de Marie et à son assomption, à la résurrection finale de la chair, sans parler de la transsubstantiation des « Saintes Espèces » ou de l'infaillibilité pontificale, etc. ? En amont de ces dogmes, la Révélation biblique qui était censée les fonder apparaît elle-même fragilisée par le traitement historico-critique des Écritures, tandis que l'autorité de la Tradition et du Magistère est discréditée par le dévoilement des nombreuses contradictions qui ont jalonné l'histoire de l'Église et par l'amoncellement de scandales venu encore récemment s'y ajouter. Une considérable partie de ce qui était croyable et porteur de sens hier ne l'est plus, sous sa forme ancienne, dans l'environnement culturel présent.

En réalité, c'est depuis l'avènement d'une rationalité autonome à l'époque des Lumières que la crédibilité de la religion s'affaiblit continûment, et que l'émancipation des pouvoirs politiques marginalise les Églises – à commencer par le catholicisme romain que sa prééminence exposait particulièrement. Face aux menaces inhérentes à cette évolution profane de nature hégémonique, les autorités ecclésiastiques se sont crispées sur ce qui subsistait de leurs prérogatives passées, multipliant les anathèmes et renforçant les pouvoirs hiérarchiques. Mais, comme le montrent les travaux de Jacques Musset sur le « modernisme » (5), l'obsession de vouloir maintenir en l'état les doctrines et les institutions religieuses a pétrifié celles-ci dans des contours identitaires qui contredisent la dimension évangélique et universaliste du message chrétien. Les ouvertures apportées par le concile Vatican II ont certes été notables à plusieurs niveaux, mais elles ont rapidement été contrecarrées par un intégrisme qui, lié aux conservatismes politiques, s'accroche au principe de l'intangibilité du « dépôt de la foi » et à la défense de « la civilisation chrétienne ». Quant aux initiatives novatrices prises par le pape François, leur portée reste limitée en raison des résistances qu'elles suscitent dans les milieux ecclésiaux majoritairement traditionalistes, et faute d'avancées doctrinales pour soutenir les avancées pastorales. À moins d'un profond et vigoureux revirement, les Églises risquent fort de dériver vers des formes de plus en plus intégristes et sectaires, aux antipodes de l'Évangile (6).

Idéologies mortes et idoles en travers du chemin

Dans le sillage de la parole originelle qui, selon la Bible et d'autres mythes fondateurs, a imposé l'ordre au chaos pour en faire surgir la vie et l'humanité, l'homme crée depuis toujours ses idées et ses idéaux à peu près comme il crée ses instruments et ses biens matériels. Hautes tâches pratiques, intellectuelles et artistiques qui, combinant inspiration et habileté, façonnent son histoire en se conjuguant. Il essaye de répondre à ses désirs et à ses besoins avec les moyens concrètement à sa disposition au long de son parcours – avec ce qui garnit momentanément sa « boîte à outils » à chaque étape. C'est de cette manière qu'il a imaginé, entre besoins et moyens, ses rois et ses dieux, ses systèmes politiques et religieux. Mais alors qu'il abandonne les outils qu'il fabrique au fur et à mesure des progrès qui les rendent caduques aux plans matériel et social, il a tendance à réifier certaines de ses idées en leur attribuant une validité sacrée qu'il déclare immuable pour en user à des fins de pouvoir, se constituant lui-même prisonnier de ses croyances. Ainsi se sont cristallisés, en marge des valeurs essentielles qui transcendent le devenir de l'humanité, les résidus des anciennes productions religieuses dénaturés en idéologies mortes et en idoles. La sacralisation du passé entraîne la fossilisation de la religion et l'aliénation des fidèles, et les idoles finissent par vampiriser et par dévorer ceux qui les adorent.

Les conceptions et le vocabulaire concernant la divinité n'ont pas échappé à ces processus de détérioration. Le terme « Dieu » a fini par être si usé aux yeux de beaucoup, si insignifiant, voire même si insensé et dangereux, que la foi peut obliger le croyant qui se veut lucide à se reconnaître paradoxalement « athée au nom de Dieu » pour récuser des idées et des formules devenues idolâtres par chosification. Dieu ne peut en effet pas être ce que les religions et les pouvoirs qui leur sont associés se plaisent trop souvent à répéter à son sujet pour servir leurs intérêts. Mais comment se détacher des images de la divinité qui font injure à Dieu sans renier les racines historiques de la foi et la fécondité du passé ? S'il faut, comme l'affirment les Écritures, des autres neuves pour recevoir le vin nouveau, le christianisme doit aujourd'hui faire preuve d'une éminente créativité pour être en mesure de témoigner de façon crédible du message de la foi chrétienne. Un défi dépassant de loin les banales initiatives qui privilégient la pédagogie religieuse, l'aménagement des ministères ou les modalités des célébrations liturgiques. Ne pouvant se construire qu'avec le matériel conceptuel des cultures dont elles émanent, très différent selon les époques et les pays, les théologies devront se remettre au diapason de la vie, entre la parole initiale véhiculée par la Tradition et le devenir du monde, compte tenu de la pluralité et de la fluidité des interrogations intellectuelles et spirituelles actuelles. Les déclarations conciliaires et les encycliques ne constituent pas des forteresses de vérité éternelle, ni les Écritures dans leur intégralité et dans chacune de leurs affirmations ; et même les conceptions et paroles attribuées à Jésus sont toujours à resituer et à réinterpréter.

Est-il pensable que Dieu ait pu ignorer durant des dizaines de millénaires les aspirations religieuses de l'humanité primitive, fussent-elles balbutiantes, pour ne se préoccuper que de l'émergence d'un peuple élu susceptible d'accueillir « son Fils » pour racheter une hypothétique offense originelle au prix d'un sacrifice humain ? Peut-on croire que la Bible, production culturelle d'une société moyen-orientale de type rural d'il y a plus de deux ou trois mille ans, offre une anthropologie et une théologie parfaitement cohérentes et valables telles quelles pour le monde entier jusqu'à la fin des temps ? Comment admettre comme exclusivement et à jamais véridique la révélation judéo-chrétienne d'un Dieu patriarcal et tout-puissant alors que les Écritures présentent la divinité sous de multiples images contradictoires, jalouse et belliqueuse ou aimante sans réserve, passant d'un dieu ethnique d'origine polythéiste à une divinité unique et universelle finalement incarnée en Jésus de Nazareth ? Proclamé homme-Dieu, ce prophète galiléen profondément juif a-t-il vraiment eu l'intention de fonder une religion nouvelle, et plus précisément le catholicisme romain avec sa structure hiérarchique, ses dogmes et ses sacrements ? Il est indéniable, d'autre part, que la philosophie grecque qui a servi de moule pour penser la Trinité lors des premiers conciles œcuméniques – avec les notions de « personne » et de « nature » – n'est pas en soi le seul cadre conceptuel permettant de s'interroger sur le mystère de la divinité. Les autres religions – des animismes et des polythéismes aux différents monothéismes en passant par les spiritualités orientales – ont, elles aussi, pu enseigner de profondes et irremplaçables vérités. Et l'athéisme ne mérite sans doute pas d'être stigmatisé en bloc comme un matérialisme inepte et fallacieux alors même qu'il a libéré Dieu – ou l'idée de Dieu – de maintes identités idolâtres, et que l'humanisme des athées peut dépasser celui des dévots.

Le survol de l'histoire religieuse révèle que « la Vérité », notion constamment invoquée par les Églises, ne se trouve pas plus contenue dans les strates anciennes que dans les inventions nouvelles des religions, et qu'elle ne peut être détenue par aucune institution. Ne se figeant jamais et ne pouvant d'aucune façon être conservée et emmagasinée sous forme de « dépôt », la vérité ne se donne à entrevoir que de manière fugitive au long d'une quête sans fin. C'est le chemin de cette quête et non les définitions formulées en route, simples jalons, qui révèle aux hommes la part de vérité qui s'offre passagèrement à eux et qui peut légitimer la parole de ceux qui en témoignent. Il en va de même pour ce qui est de la divinité. Dieu est à chercher encore et encore, toujours plus loin, et sur terre plutôt qu'au ciel ou dans des abstractions intemporelles. Ne faut-il pas en conclure que la métaphysique théiste est aussi inappropriée que la multiplicité des dieux du polythéisme pour embrasser son mystère ? Dès lors que son image n'est accessible aux humains qu'à travers son itinéraire tel qu'il s'inscrit dans le leur, Dieu

ne peut être approché que dans le mouvement historique de l'existence individuelle et sociale. Aucune des représentations dont il fait l'objet ne peut donc prétendre à une valeur absolue et définitive, et toute chosification sacralisée des représentations divines est idolâtre. Les conceptions de la vérité et de la divinité étant ainsi relatives en raison de leur historicité – incontournable relativité à distinguer du relativisme érigé en dogme –, il en découle que les institutions ecclésiastiques qui relèvent d'elles le sont pareillement par la force des choses. Les doctrines et les pratiques qui ont reflété la vérité en portant la vie dans le passé peuvent par la suite perdre leur pertinence, se trouver vidées de leur signification ou même se transformer en contre-vérités.

Une Présence transcendante au cœur du réel

La rationalité métaphysique qui enserme la théologie classique peut paraître sèche et indigente au regard de la foi vécue et des expériences mystiques ou, plus communément, au regard de la prodigieuse beauté de l'univers, de son immensité et de sa complexité. De Maître Eckhart ou Giordano Bruno à Baruch Spinoza ou Pierre Teilhard de Chardin entre autres, une multitude de penseurs ont bousculé les limites des constructions dogmatiques étroites et figées, replaçant la quête de Dieu dans la dynamique du devenir de l'humanité et du monde. Dans une optique interreligieuse dépassant les divisions et les dualités contradictoires, Raimon Panikkar – né d'une mère catalane catholique et d'un père hindou – a essayé d'imaginer une christologie cosmique de portée universelle (7). Et aujourd'hui, les propositions novatrices sont nombreuses dans des registres variés. Démarche poétique d'une joyeuse humilité franciscaine avec José Arregi par exemple (8), ou ambitieux projet de la théologie dite du Process élaborée en dialogue avec les sciences de pointe du côté protestant (9), etc. Comment penser la déité après le théïsme qui la situait en dehors et au-dessus de la Création, et ce tout en évitant de l'engloutir dans le monde à la manière panthéiste ? Comment dégager le Christ de la christolâtrie propre à la religiosité chrétienne traditionnelle pour entrevoir, sous une appellation ou une autre, sa dimension universelle par delà les christianismes historiques ? Questions décisives ; mais les aborder exige autant de discernement que d'audace, ne serait-ce que pour se garder des réenchantelements du monde prétendument conduits par l'Esprit, mirages aussi dangereux au plan spirituel qu'en politique – entretenus par divers courants charismatiques comme par le New Age.

En théologie de même qu'en d'autres disciplines, le suffixe « -isme » a d'emblée tendance à enclorre, et donc à hypothéquer ce qu'il est censé définir. La conception de la divinité ébauchée par le « panthéïsme » – « Dieu en tout », à ne pas confondre avec « Tout est Dieu » – mérite néanmoins d'être méditée. Elle explicite une lumineuse intuition ouverte sur l'infini, et ce même si ses présupposés holistiques ne permettent pas de résoudre le terrible problème du mal qui, en fin de compte, s'avère insondable pour toutes les théologies. Identifiée à l'amour qui fait battre le cœur du monde, la divinité est conçue comme présente dans l'intégralité des éléments qui forment l'univers – jusque dans l'énergie qui constitue la matière – sans s'y dissoudre. Elle est origine, fondement et finalité de tout ce qui existe, et tout a vocation à s'accomplir en elle. Il s'en suit que pour se réaliser pleinement en tant qu'amour au sein de la Création, cette divinité se trouve elle-même à la merci du monde – sublime gloire du don total dans l'humilité la plus absolue. L'amour impliquant intrinsèquement la liberté, la volonté de Dieu ne peut être, dans cette optique, que respect de l'altérité et prière : ardente espérance, aspiration à un inconditionnel et infini partage de la bienveillance et de la tendresse, du pardon et de la communion. La foi consiste alors à se fier sans réserve à la vie qui a sa source dans la divinité : à vivre en Dieu en essayant de partager sa passion pour le monde et sa prière, et d'incarner ainsi la dimension divine de la Création.

Ouverte sur l'immensité et assumant en même temps les réalités les plus ordinaires, cette vision de la divinité immergée dans la Création tout en la transcendant n'est certes pas exposée telle quelle dans les Écritures, mais est-ce de nature à la disqualifier par principe ? L'esprit n'est prisonnier d'aucune lettre et, la divinité dépassant toujours ce qui peut en être dit, la foi ne peut s'accomplir que dans le cheminement vers son avenir. La Bible ne s'impose donc pas en surplomb à l'histoire des hommes comme étant – complet et fermé – « Le Livre de Dieu » ; en écho avec d'autres grandes traditions religieuses, elle est parole de vie offerte pour être sans cesse réinterprétée et réinvestie. D'où la légitimité et la fécondité des questionnements que soulèvent le vécu singulier de chaque personne, la transformation du monde et des cultures humaines. Jésus n'avait-il pas déjà proposé une conception renouvelée de la divinité en parlant de son intime union avec son « Père » perçu comme dispensateur et protecteur de toute vie ? Et son existence n'a-t-elle pas inauguré, dans une perspective qualifiée par l'apôtre Paul de « scandale pour les Juifs et folie pour les païens », la possibilité d'une communion mystique avec Dieu dans le Christ crucifié et ressuscité ?

Crucial carrefour. Que devient la religion quand, en lieu et place d'un Dieu autosuffisant, omniscient et omnipotent, se révèle un Dieu de désir, humble et vulnérable, qui s'expose aux risques de l'amour ? Quand à un Dieu souverain qui exige d'être adoré, supplié et obéi, succède un Dieu qui est lui-même voué à prier pour se faire connaître et accepter ? Ou quand, situation foncièrement paradoxale dont a témoigné Dietrich Bonhoeffer, la foi mène à vivre devant Dieu l'expérience de l'absence de Dieu ? C'est de fond en comble que la religion se trouve bouleversée par la révolution copernicienne qu'entraînent ces changements de paradigme théologico-philosophiques. L'ensemble des doctrines et des pratiques

religieuses ainsi que leurs implications éthiques sont à repenser en rapport avec les questions qui taraudent l'humanité actuelle. Cette approche différente de la source originare de l'être et de l'amour que les hommes identifient à Dieu transcende les particularismes archaïques des religions, et éclaire d'un jour nouveau la pluralité des chemins par lesquels les humains peuvent rejoindre le divin pour transfigurer le monde sous l'égide de la justice et de la bonté. Mais sclérosées par deux millénaires de religion dogmatique, les Églises sont-elles encore capables de se mettre en question pour renaître, pour imaginer une voie à la fois fidèle et nouvelle permettant de reconnaître et d'accompagner Dieu hors des voies étroites qu'elles lui ont depuis si longtemps assignées ? S'il est sociologiquement improbable que le changement puisse venir des sphères dirigeantes, la foi porte à espérer que surgiront à la base, au sein des structures ecclésiales et hors d'elles, des personnes et des communautés qui sauront vivre et transmettre les vertus évangéliques.

À quelle parole se fier pour sauvegarder la vie ?

L'Évangile n'est pas un manuel de recettes, mais un horizon. Il n'est pas un catéchisme de savoirs religieux et d'injonctions morales pour gagner le ciel, mais une invitation universelle à faire advenir Dieu en humanisant la vie et le monde – et ce quelle que soit la dénomination de ce qui est considéré comme divin. Pourtant à l'action sans se perdre dans les explications, cette parole tient sa sublimité et sa force de sa modestie et des engagements pratiques qu'elle suscite, loin des constructions théoriques. Transversale à toutes les grandes religions en leur fond, elle n'appartient à aucune d'elles en propre. Plus empreints de préoccupations théologiques que soucieux de stricte historicité, les écrits néotestamentaires qui fondent cette parole pour les chrétiens sont certes marqués, en tant que productions humaines, par les croyances particulières et en partie dépassées des milieux qui les ont rédigés, et l'usage qui en a été fait les a sollicités dans des directions divergentes dès l'époque des apôtres. Mais peu importent les discordances et les possibles contradictions qui caractérisent entre eux les évangiles synoptiques et les diverses couches rédactionnelles des textes johanniques ou pauliniens, serait-ce sur des points aussi déterminants que la divinité du Christ ; seule compte finalement la portée essentielle de ces écrits, plus spirituelle et éthique que dogmatique, toujours aussi pertinente quelles que furent les conceptualisations changeantes auxquelles leur lecture et leur usage ont donné lieu au cours des siècles.

Que l'apocalypse attendue par Jésus et ses disciples n'ait pas eu lieu et ne soit plus à l'ordre du jour n'y change rien, l'espérance annoncée par l'Évangile dans la foulée des grands prophètes d'Israël reste d'une brûlante actualité. Dans un monde soumis à la puissance aveugle et cynique du capitalisme financiarisé et de ses idolâtries, les exigences de l'Évangile apparaissent toujours pareillement simples et pragmatiques, conformes aux critères énoncés par Jésus à propos du Jugement dernier. N'ont été retenus pour trancher entre le bien et le mal que les secours remédiant aux privations et aux souffrances des malheureux, à l'exclusion de toute considération spécifiquement religieuse (Mt 25, 31-46). La justice et la bonté sont considérées comme infiniment plus importantes que le culte : ce n'est pas la religion qui sauve, c'est la parole qui soigne et recrée, qui humanise et divinise les partenaires qui la partagent. Et les enjeux de l'Évangile n'ont pas varié. La croix du Golgotha se tient toujours dressée sur le monde face au mal qu'il faut combattre et face à l'illusoire optimisme qui, jusque dans les Églises parfois, prévaut aujourd'hui sous les impératifs d'un consumérisme focalisé sur le marché de la jouissance individuelle – sur cette nouvelle version du salut que représentent le bien-être et le bonheur des nantis. Quant au symbolique et incroyable récit de la résurrection, il a proclamé une fois pour toutes que la vie et l'amour ne resteront prisonniers d'aucun tombeau.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » : cette ultime et déchirante plainte prêtée à Jésus sur la croix n'a-t-elle pas exprimé, de façon poignante, une rupture objective avec l'ancien système des croyances – une quasi-sortie de la religion ? Pour affranchir l'homme des asservissements religieux et politiques, Jésus n'a pas fui le sort trop souvent réservé aux prophètes. Il est mort nu sur un gibet, en rupture avec le Temple et les pouvoirs se réclamant du ciel, livré au plus ignominieux des supplices par les prêtres et les docteurs de sa religion, dans l'indifférence du peuple prétendu élu et abandonné des siens, sans que se produise la fin du monde qu'il avait crue imminente en se référant aux Écritures. Mais, selon le message d'espérance véhiculé par la tradition biblique ainsi que par d'autres religions ou grands mythes de l'humanité, le mal ne devait pas avoir le dernier mot. La foi de Jésus en son Dieu et en la vie émanant de lui a été plus profonde, plus vaste et plus efficace que le règne du Temple, de ses prescriptions et de ses rites, d'où cette autre parole également prêtée au supplicié dans son agonie : « Entre tes mains, Seigneur, je remets ma vie ». Cette confiance l'a conduit au delà du mal et de la mort, accompagné d'un Dieu de vie qui, selon la foi des chrétiens, transcende toute mort en acceptant d'être lui-même crucifié avec les victimes de la violence auxquelles il s'identifie. Une foi qui manifeste et célèbre la victoire de l'amour sur toutes les puissances de destruction, quelles que soient les formes particulières et transitoires que revêtent les croyances religieuses.

Vivre l'Évangile au milieu du monde

Que beaucoup de fidèles désertent les lieux de culte n'est pas étonnant là où les Églises s'obstinent à

vouloir maintenir à flot, en leur état actuel, des institutions ecclésiastiques obsolètes qui sont en train de sombrer. Plutôt réconfortant, à vrai dire, est le comportement des croyants qui se détournent de pratiques qu'ils jugent insignifiantes – car extérieures à leur vécu personnel et aux problèmes du monde d'aujourd'hui –, et qui refusent de se laisser aliéner par des doctrines et des appartenances d'ordre plus sociopolitique qu'évangélique. Le cléricalisme, le machisme et la gérontocratie propres au système institutionnel catholique sont devenus particulièrement insupportables. Pour expliquer le désamour de la religion, il ne suffit pas de dénoncer, comme le font trop volontiers les Églises, l'individualisme et le matérialisme des structures sociales qui se sont substituées à la domination de la chrétienté. Loin d'être négative, l'exigence critique est une précieuse qualité qui conditionne l'accès à la liberté sans laquelle il n'y a pas de dignité, et l'homme contemporain demeure – malgré le féroce contexte social qu'il subit – travaillé par une profonde aspiration spirituelle, capable de fraternité et de solidarité comme en témoignent ses engagements humanitaires. C'est donc hors les murs, dans les périphéries plutôt que dans les sanctuaires, que peut se rencontrer, sous diverses figures et dénominations, la mystérieuse incarnation de Dieu parmi les hommes que les premiers chrétiens ont reconnu dans le Christ Jésus.

Au plan social, les exigences évangéliques commandent de lutter pour la justice, la fraternité et la liberté en subvertissant la suprématie des puissants qui oppriment les faibles et dévastent la planète. Telle est la voie du salut, car même la foi la plus hautement mystique n'est rien sans mise en œuvre de l'équité et de l'amour à ras de terre. Relever ce défi rassemble les hommes de bonne volonté sans préalable de religion. Creuset de l'humanité de demain et de son avenir divin, le combat contre la souffrance, l'exclusion et la haine promeut le respect et la solidarité qui sont les premiers fondements d'un vivre ensemble pacifique et fécond, apte à retisser la nouvelle symbolique spirituelle et éthique dont le monde a besoin. Dans une perspective plus spécifiquement chrétienne, la théologie de la libération inhérente au message évangélique invite les croyants à se battre contre l'iniquité et les détresses pour humaniser le monde à la lumière de Pâques, dans l'espérance d'une résurrection pour toutes les vies brisées. L'Évangile ne proclame-t-il pas que le Royaume de Dieu accueillera d'abord les laissés-pour-compte, et que les grands de la société n'y occuperont au mieux, sous les débris de leurs couronnes et de leurs mitres de toutes sortes, que les dernières places ?

Dans quel cadre incarner cette foi ? Nul ne pouvant grandir seul, c'est dans la réciprocité et la solidarité avec ses semblables que l'homme a vocation à développer librement la meilleure part de lui-même, et qu'il peut aider les autres et les communautés dont il est membre à progresser. Toutes les institutions méritent de ce fait reconnaissance et appui tant qu'elles sont porteuses de vie, et notamment l'Église qui a transmis l'Évangile en dépit de ses trahisons. Mais personne n'est voué à appartenir corps et âme à quelque structure sociale que ce soit et il peut arriver que la fidélité à l'essentiel oblige à des ruptures (10). Contrairement à ce qui a longtemps été affirmé par Rome, le catholicisme n'a pas le monopole du salut, et la voie de l'Évangile emprunte des médiations communautaires variées, religieuses et profanes, toujours à réinventer. Les institutions ne pouvant survivre qu'en engendrant la vie dans sa perpétuelle nouveauté, il faut se réjouir de l'émergence de formes inédites en acceptant que les anciennes meurent comme toutes choses en ce monde (11). C'est donc dans son vécu concret, dans la conjugaison de ses engagements personnels et sociaux au sein de l'environnement particulier et fluctuant où il se trouve, qu'il revient à chacun de réaliser sa part de vérité et son salut parmi et avec les autres. Seule certitude, source d'une confiance absolue : secourir son prochain dans malheur et combattre pour la justice participe à l'œuvre de divinisation du monde, vient en aide à Dieu – qu'il soit ou non reconnu comme tel. Ce faisant, l'homme obtient de traverser à son tour les ténèbres et la destruction sans avoir besoin d'en savoir plus sur les modalités de son salut.

L'heure n'est plus, pour annoncer l'Évangile, aux grand-messes exaltant l'appartenance religieuse et les convictions identitaires moyennant de vaines prières de glorification et d'intercession. Dieu ne peut être honoré et servi qu'à travers le service des hommes, et les célébrations ne sont justes et saintes qu'en étant liées à de réels engagements concrets à ce niveau. Dès le VIII^{ème} siècle avant J.-C., le prophète Amos avait parlé comme suit au nom de Yahvé : « Je hais, je méprise vos fêtes ; pour vos solennités, je n'ai que dégoût. Quand vous m'offrez des holocaustes, vos oblations, je n'en veux pas ; vos sacrifices de bêtes grasses, je ne les regarde pas. Éloignez de moi le bruit de vos cantiques, que je n'entende pas le son de vos harpes ! Mais que le droit coule comme l'eau, et la justice comme un torrent qui ne tarit pas. » (Am 5, 21-24). Se référant explicitement au prophète Osée, Jésus a dit la même chose : « C'est la miséricorde que je veux, et non les sacrifices » (Mt 9, 13). Les Béatitudes, les paraboles et bien d'autres paroles de cet ineffable Galiléen demeurent aujourd'hui aussi lumineuses dans leur radicalité qu'au jour où elles furent formulées en Palestine. C'est sur les parvis et dans le monde qu'il faut désormais mettre en pratique l'Évangile. Les mutations sociales et religieuses en cours ou à venir ne sont pas à craindre comme si elles relevaient d'une funeste fatalité, car l'Évangile demeurera « Bonne nouvelle », annonce de la possibilité de sauvegarder l'humanité de l'homme et de protéger la nature qui enfante la vie. Devenir plus humain en servant autrui et en prenant soin de notre terre libère, ressuscite et rend divin dès aujourd'hui et pour toujours, avec ou sans appartenance religieuse.

Jean-Marie Kohler

Notes

(1) L'objectif de cet article n'est que de formuler et de situer dans un contexte global les questions que se posent beaucoup de fidèles au sujet de la crédibilité de leurs croyances, et d'ébaucher quelques perspectives à explorer. Loin de toute intention polémique comme de toute tentative visant à « sauver la religion » à tout prix, son unique enjeu concerne les conditions actuelles de la transmission de l'Évangile. Mais, banale et insuffisante pour les connaisseurs, cette approche simplifiée d'un problème complexe risque d'apparaître longue et compliquée aux lecteurs non avertis. Un gouffre sépare les croyances usuellement dispensées par les Églises de ce que la recherche théologique est en mesure de proposer. En plus des auteurs cités dans l'article, il faudrait renvoyer à de très nombreux autres penseurs comme Albert Schweitzer, Marcel Légault, Claude Geffré, Joseph Moingt, etc. Par ailleurs, il faudrait prendre en compte le fécond travail de réflexion mené à partir des luttes engagées sur le terrain au nom de l'Évangile. Devraient également faire l'objet d'une attention particulière les approches spécifiquement féminines des problèmes théologiques.

(2) Carnages entre peuples chrétiens, avec un même Dieu mobilisé de part et d'autre pour bénir et gagner les guerres. « Gott mit uns » - « Dieu avec nous » - sur les fermoirs du ceinturon des soldats allemands, exaltation nationaliste sous la bannière de Sacré-Cœur de Jésus-Christ du côté français, etc. ; sans compter une assez longue compromission des hiérarchies ecclésiastiques avec le nazisme et le régime de Vichy respectivement. S'agissant de la Shoah : « Quel Dieu a pu laisser faire cela ? » cf. la réflexion philosophique et théologique de Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Rivages, 1994.

(3) S'il n'est fait mention ici que des travaux de J. S. Spong alors que des dizaines d'études mériteraient d'être citées, c'est pour l'éclairage particulier qu'ils apportent sur la genèse et la portée symbolique des récits sur lesquels se fondent les principaux dogmes définis par les Églises. Cf., ouvrages traduits en français : John Shelby Spong, *Jésus pour le XXI^e siècle*, Karthala, 2013 ; *Né d'une femme. Conception et naissance de Jésus dans les évangiles*, Karthala, 2016 ; *La Résurrection. Mythe ou réalité ?*, Karthala, 2016 ; *Sauver le Bible du fondamentalisme : un évêque repense le sens des Écritures*, Karthala, 2016.

(4) Il est indéniable que le christianisme produit encore d'admirables engagements aux plans religieux et humanitaire. Toutes les enquêtes sociologiques mettent cependant en évidence la régression des Églises historiques, contredisant la rumeur d'un « retour du religieux » au bénéfice de ces institutions (« Jésus fait recette » sur les écrans, sur les planches et en librairie ; récupérations diverses – obsèques de vedettes, nouvelle martyrologie, etc.). Est également à relativiser la portée de l'activisme déployé en matière sociétale et au plan politique par les minorités traditionalistes ; l'Évangile ne peut pas fructifier sur des positions de repli comme celles de l'électorat catholique obnubilé par l'évolution des normes socio-éthiques, par le spectre des migrations, voire par la menace d'une invasion de la chrétienté par l'islam.

(5) Cf., entre autres : Jacques Musset, *Être chrétien dans la modernité : comment réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible ?*, Golias, 2012 ; *Repenser Dieu dans un monde sécularisé*, Karthala, 2015 ; *Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?*, Karthala, 2016.

(6) Que faire quand les chrétiens ouverts quittent les paroisses où ils ne se sentent plus à l'aise et que, du coup, celles-ci se réduisent de plus en plus à leur composante traditionaliste ? Au petit nombre d'évêques qui discernent clairement les enjeux de cette situation s'oppose, à côté d'une minorité franchement réactionnaire, une majorité molle qui s'emploie à vouloir prioritairement retenir les fidèles traditionalistes au risque d'aggraver l'exode des autres. Les incantations adressées au Saint-Esprit ne suffiront pas pour changer le cours des choses.

(7) Pour aborder la pensée de Raimon Panikkar, cf. entretien avec Gwendoline Jarczyk : *Entre Dieu et le cosmos. Une vision non dualiste de la réalité*, Albin Michel, 2012.

(8) Cf. entre autres : José Arregi, *Jésus pour le monde d'aujourd'hui : esquisses de christologie*, L'Harmattan, 2014 ; articles publiés dans DEIA et Fe Adulta accessibles sur le net : ou . *La question de Dieu*, interview réalisée par Rose-Marie Baradiaran ; *L'éthique mondiale comprise à partir du christianisme* ; *Fin ou mutation de la religion* ; *Le mystère du monde* ; Pape François : *Réformer l'Église* ; *Dieu au-delà de l'unité et de la dualité* ; *Pâque de Jésus et Pâque universelle* ; *Les peurs de l'Église*.

(9) André Gounelle, *La théologie du Process*, cours, in <http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique> ; *Le dynamisme créateur de Dieu*, essai sur la théologie du Process, Van Dieren, 2000.

(10) La diversité est une richesse dont il faut assurément se réjouir. Mais comment vivre en communion avec des coreligionnaires qui se réclament d'un Dieu, d'un Christ et de choix éthiques se situant par un exclusivisme intransigeant à l'opposé de l'Évangile ? La prescription de considérer autrui comme un frère est inconditionnelle, mais la commune référence à Jésus, au baptême et au « peuple de Dieu » ne dispense pas des combats que la foi

peut imposer.

(11) Olivier Abel, Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris, envisage cette éventualité avec sérénité : « Personnellement, j'ai tendance à penser que la religion (traditionnelle) va mourir en Occident. Mais loin d'être pessimiste et de m'attrister, cette perspective m'inspire de la gratitude et décuple mon espérance. L'effacement des Églises sous leurs formes actuelles peut signifier qu'elles sont arrivées au terme de leur mission, que l'on peut et que l'on doit se réjouir de ce qu'elles ont globalement réussi à apporter au monde, et qu'il est heureux de les voir s'effacer pour laisser venir au jour de nouvelles formes de vie spirituelle à leur suite. Rien n'est jamais perdu dans l'économie mystérieuse de la création et de l'histoire : même les échecs peuvent constituer de prodigieux ensemencements. (...) L'Esprit n'est jamais à court de propositions novatrices. » Interview J.-M. Kohler, in Parvis n° 53, mars 2012 - www.recherche-plurielle.net.